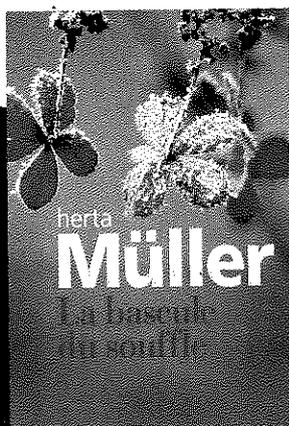


Gallimard

presente



roman

Herta Müller La bascule du souffle

traduit par Claire de Oliveira

Roumanie, janvier 1945 : la population germanophone de Transylvanie, soupçonnée par l'URSS d'avoir soutenu l'Allemagne nazie, vit dans la peur de la déportation. Le jeune Léopold sait qu'il est sur la liste. Quand la police roumaine vient le chercher à trois heures du matin, par -15° C, il reçoit les mots de sa grand-mère « Je sais que tu reviendras » comme un viatique...

La bascule du souffle s'impose comme une œuvre de portée universelle.

**Herta Müller a reçu
le prix Nobel de littérature
en 2009.**

nrf

VRES

ROMAN
THIERRY BEINSTINGEL
RETOUR AUX MOTS
SAUVAGES



Thierry Beinstingel poursuit, à travers ses romans, une recherche de longue haleine sur les codes, les langages, les fictions du travail. On se souvient de *Central*, de *Composants*, de *CV roman*. Avec *Retour aux mots sauvages*, il met en scène un homme de 50 ans, électricien dans un grand groupe de télécommunications, brusquement bombardé « téléopérateur ». Dépossédé de son prénom – il doit s'en choisir un fictif, immédiatement enregistré sur un « message d'accueil » –, le voilà condamné à réciter mot pour mot les « scripts » qui s'inscrivent sur son écran. Exclu de l'usage de ses mains dont l'habileté faisait jusqu'alors sa fierté professionnelles, le voilà maintenant privé de ses mots – et donc de son humanité. La langue est ainsi au cœur de ce roman qui suit son personnage au fil des jours, marqués par une vague de suicides dans l'entreprise.

Regard clinique, précision méthodique des détails, utilisation, contre toute attente, d'un humour dévastateur, le livre est un formidable révélateur de la violence du monde du travail contemporain. Il décrit la façon dont l'entreprise – uniquement préoccupée du résultat et de la performance – réinvente une sorte de taylorisme du XXI^e siècle, où l'homme, réifié, robotisé, finit complètement broyé. En désobéissant, en retournant aux « mots sauvages », le personnage de Thierry Beinstingel parviendra à se sauver. Peut-on rêver plus bel hommage à la littérature ?

MICHEL ABESCAT

Ed. Fayard, 295 p., 19 €.

BANDE DESSINÉE
BARU
FAIS PÉTER LES BASSES,
BRUNO !



Dans la vraie vie, il n'y a pas une chance sur mille pour que des tons truands à l'ancienne croisent la route de racailles teigneuses. Dans un polar qui s'amuse à tout mélanger, juste pour voir, Barbu imagine le braquage foireux qui créera le télescopage des deux mondes. Il lorgne vers Audiard et Lautner pour distiller la gouaille des papys casseurs retraités mais d'une roublardise intacte, et dessine en deux temps, trois mouvements, de son incisif trait de scalpel, des petites frappes qui défoulaient d'abord et ne se posent même pas de questions après. Dans cette pure fiction, à vocation jubilatoire, Barbu ne renonce pas pour autant à ce genre de chronique sociétale qu'il maîtrise mieux que personne, quand il s'agit d'évoquer le quotidien d'une petite ville de province, de faire parler les « vrais gens », sans oublier de tourner en ridicule les beaufs limite fachos ordinaires. Ici, l'intrusion dans l'action du jeune Slimane, débarqué clandestinement d'Afrique parce qu'on lui a fait miroiter que son avenir passait par le football, et qui doit se dépeuprer illico des pièges tendus à un gamin sans papiers, n'est pas indifférente. Barbu fait l'acrobate pour relier tous les fils d'une histoire qu'il qualifie de « récréation », mais à l'arrivée, après moult canardages en règle et répliques qui font mouche, il gagne sur tous les tableaux : la comédie policière est pétaradante, et s'y glissent deux-trois choses qu'il est bon de redire, sur le vivre-ensemble aujourd'hui.

JEAN-CLAUDE LOISEAU

Ed. Futuropolis, 128 p., 20 €.